

SCÈNE XII.

SIMON TERRE-NEUVE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. Th. P. Colomb,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE LE 3 JUIN 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
SIMON TERRE-NEUVE*, matelot pêcheur de la côte de Saint-Pardon.	M. Ambroise.	MÈRE PASCAL, veuve d'un pêcheur.	Mme Julienne
MAURICE, fermier de l'île de Ré.	M. Monval.	LOUISE, fille de Maurice.	Mme Grassot.
CHRISTOPHE LEROUX, sergent du génie.	M. Tissérant.	UN NOTAIRE.	M. Bordier.
		UN MARIN.	M. Dupuis.
		Marins, Pêcheurs.	

La scène est à Saint-Pardon, près La Rochelle.

S'adresser, pour la musique de cette pièce et celle de tous les ouvrages composant le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Heisser, bibliothécaire et copiste au théâtre.

Le théâtre représente une habitation de pêcheur. Portes latérales. Fond ouvert sur le rivage.

SCENE PREMIERE.

MÈRE PASCAL, *filant au rouet.*

V'là mon chanvre qu'est fini : demain je l'onverrai au tissage pour faire des chemises à Simon. C'est pas pour lui reprocher, à ce pauvre enfant, mais, depuis tantôt deux ans que nous sommes venus habiter ensemble sur la côte de Saint-Pardon, en face l'île de Ré, j'ai pas fait autre chose que de tourner le rouet pour lui. En use-t-il de ce linge, sainte Vierge ! Ah ! mais c'est qu'aussi il travaille dur. Patron de la barque de passage, c'est pas un métier de fainéant ! (*On entend parler Simon dans la coulisse.*) Tiens ! c'est lui qui revient.

* Ce rôle appartient à l'emploi des Gontier.

SCENE II.

MÈRE PASCAL, *puis* SIMON.

SIMON, *en dehors*.

Va, va, ne t'inquiète pas, ma petite, j'espère bien que demain nous filerons quelques nœuds ensemble!

Il entre.

AIR *de Mazaniello* (de Carafa).

Sans m'attrister
D'un sort toujours contraire,
Et sans m'en irriter,
J' sais supporter
La peine et la misère;
J'espère pour m' soutenir
Un meilleur avenir.

D' l'autr' côté du rivage
Pourvu qu'en mon canot
Je fasse bon passage,
C'est tout ce qu'il me faut;
Et j' gagn' pour moi' ménage
Le pain du matelot!
La, la, la, la, la.

Bonjour, mère Pascal. Rien encore à faire aujourd'hui: toujours ce chien de nord-ouest qui nous tient à la cape.

MÈRE PASCAL.

A qui donc que tu parlais par là-bas?

SIMON.

Oh! à une que vous n'aimez guère. (*Avec tendresse.*) Cette chère amie! elle est là qui se balance tout doucettement, avec ses deux avirons aux côtés.

MÈRE PASCAL.

Ah! ah! c'est de ta barque que t'es tombé amoureux!

SIMON.

Ah! amoureux, je n' dis pas ça; mais la Louise-Marie, la Louise-Marie! il n'y a pas sa pareille depuis Dunkerque jusqu'à Gibraltar! Venez donc un peu la voir, mère Pascal, avec sa coiffe de tuile grise, qui se gonfle à chaque rafale.

MÈRE PASCAL.

Ah! ben oui, j' vas me déranger pour ça!

SIMON.

C'est juste; vous n'êtes pas marin! vous êtes fileuse. Oh! si j'étais fileuse, peut-être bien... Mais d'abord, vous l'haïssez, la mer, vous ne pouvez pas la voir en peinture.

MÈRE PASCAL.

Est-ce qu'elle ne m'a pas tout pris? et mon pauvre Pascal?

SIMON.

C'est vrai; elle l'a gardé celui-là!

MÈRE PASCAL.

Un homme si courageux, si robuste! le premier pêcheur de morue qui ait existé sur le port de La Rochelle.

SIMON.

Noyé à perpétuité.

MÈRE PASCAL.

Et en voulant sauver un de ses camarades encore.

SIMON.

Oui, il est mort en brave le père Pascal!

MÈRE PASCAL.

En brave! en brave! c'est-il pas bien consolant! C'est donc être brave que d'oublier à chaque instant qu'on a une femme ou des enfans pour se jeter à l'eau, ni plus ni moins...

SIMON, *l'interrompant*.

Assez, mère Pascal; vous savez que nous ne sommes jamais d'accord sur cet article-là.

MÈRE PASCAL, *continuant*.

T'es comme ça aussi, toi; tu verras qu'il t'arrivera malheur?

SIMON.

Mère Pascal, je vous aime, je vous respecte, ni plus ni moins que si vous étiez la mienne propre, parce que vous m'avez recueilli tout mioche, et que le pauvre père Pascal, un crâne pêcheur, je puis le dire, m'emmenait toujours avec lui quand il partait pour Saint-Pierre de Miquelon ou Sainte Lucie, oùs qu'il m'a élevé soigneusement dans la morue, jusqu'à quinze ans. C'est pour ça qu'ils m'appellent Simon Terre-Neuve.

MÈRE PASCAL.

Et puis, parce que, comme les bons chiens de mer de c't' endroit-là, tu te jettes à l'eau dès que le pied glisse à quelque maladroit. Aussi, maintenant, t'es connu; et il n'y a pas un accident, qu'on ne se mette à t'appeler: Eh! Simon! un homme à la mer! Et alors, c'est comme une frénésie, une rage qui te prend; tu arrives en courant, en criant: Où est-il? de quel côté? Et dès qu'on t'a montré la place: pouf! à l'eau. Oh! t'es terrible à regarder dans ces momens-là; je t'ai vu, et je suis bien sûre que, si l'on voulait te retenir, tu deviendrais furieux, tu serais capable de battre, de mordre! ça n'a pas de bon sens!

SIMON.

Si vous saviez, mère Pascal, ce que c'est que de sauver la vie à un homme, à une femme, à un enfant! quelle joie ça vous met au cœur, et comme on les aime, ces chers amis du bon Dieu, quand on les retire de vingt pieds de profondeur, qu'on les jette sur le sable après avoir senti que leur cœur battait encore; on les remue, on les réchauffe, on attend qu'ils ouvrent les yeux pour vous regarder, que la voix leur revienne pour vous dire: Merci!

AIR: *Soldat français né d'obscurs laboureurs.*

Oui, j'en conviens, de sentimens nouveaux
Mon ame alors tout entière est remplie,
Quand par hasard, je r'tir' du fond des eaux
Le naufragé près de perdre la vie.
Devant c' bonheur qu' le ciel m'a réserve
Tout cède alors, hain', passion, colere,
Et quand même j'aurais trouvé

Mon ennemi dans celui qu'j'ai sauvé,
En bas je ne vois plus qu'un frère! (*bis.*)

Tenez, mère Pascal, si vous avez quelque amitié pour moi, ne me chamaillez pas toujours quand je reviens un peu imbibé pour avoir repêché quelque malheureux qui faisait le plongeon.

MÈRE PASCAL.

Mais ce que j'en dis, c'est par attachement, moi qui n'ai plus que toi sur la terre, et qui t'aime comme mon enfant.

SIMON.

Vot' enfant! je le suis, vot' enfant! Père Pascal me le répétait souvent : « Simon, qu'il me disait comme ça les jours qu'il voyait noir, tu sais bien, la vieille que nous avons laissée là-bas. — Vot' femme, père Pascal? — Eh! oui, marsouin... il m'appelait comme ça, par amitié, c'était une de ses douceurs; eh ben! donc, qu'il me disait, si jamais je viens à sombrer, c'est toi qui la consoleras, qui la soutiendras, entends-tu? » Et puis il se mettait à pleurer un brin, tout marin qu'il était, et en mâchant son tabac. Allons, voyons, v'là-t-il pas que vous pleurez aussi, vous! voulez-vous bien finir!

MÈRE PASCAL.

Non; t'es un obstiné; tout ça c'est pas des raisons pour t'exposer comme tu fais, et pour des ingrats encore : pas un qui t'ait offert...

SIMON.

Quoi? plaît-il? de l'argent! aucun n'a osé me faire cet affront, et je les estime; ce sont de braves gens qui n'ont pas voulu m'humilier.

MÈRE PASCAL.

C'est pas faute qu'il s'en trouve de riches dans le nombre : quand ça ne serait que ce fermier de l'île de Ré, M. Maurice.

SIMON.

Oh! de lui, jamais!

MÈRE PASCAL.

Et pourquoi?

SIMON, *embarrassé*.

Pourquoi? pourquoi? parce que si une fois on le laissait faire pour s'acquitter, y aurait plus moyen d'en jouir; et puis, est-ce que Mlle Louise, son amour de fille, ne m'a pas remercié quand je lui rapportai son père que je venais de réchapper? et un remercîment de sa part, voyez-vous, ça vaut mieux que tout au monde!

MÈRE PASCAL.

Tu la connaissais donc avant de lui avoir rendu ce service?

SIMON.

Je ne lui avais jamais parlé; mais il y a ben long-temps que pour la première fois j' l'avais vue à l'église Saint-Martin-de-Ré, un dimanche des Rameaux, où elle portait la bannière de la sainte Vierge. Oh! si vous aviez pu la voir, mère Pascal!...

MÈRE PASCAL.

Comme tu me dis ça, mon garçon! Est-ce que...?

SIMON, *brusquement*.

Rien du tout, la mère; tout ça, c'est pour vous dire qu'c'est des braves gens, la famille Maurice, et pas fiers : la preuve, c'est qu'hier, en arrivant à Saint-Pardon, ils nous ont donné la préférence pour se loger; ils sont venus ici sans façon.

MÈRE PASCAL.

En attendant que le vent leur permette de retourner dans l'île, ça peut durer plusieurs jours.

SIMON.

Et la monnaie blanche, même la noire, est rare chez nous, n'est-ce pas ça que vous voulez dire?

MÈRE PASCAL.

Dam! dans ton métier de passeur, quand la traversée ne donne pas, et dans ce moment-ci... deux personnes de plus dans la maison.

SIMON.

Chut! parlez donc pas si haut; M. Maurice n'aurait qu'à vous entendre : il s'imaginerait qu'on veut lui demander quelque chose. (*A demi-voix et lentement.*) Il n'y a donc plus...?

MÈRE PASCAL.

Plus rien.

SIMON.

Plus rien! que ces médailles d'or et d'argent que l'autorité m'a données et que je porte à ma veste des dimanches. Oh! mais, sacrées celles-là; on les enterrera avec moi, si je ne coule pas quelque jour à fond de cale.

MÈRE PASCAL.

Allons, encore de ces méchantes idées!

SIMON.

Oui, c'est vrai que ça serait dur de mourir quand on a là, dans le fond du cœur, quelque chose.

MÈRE PASCAL.

Qu'est-ce que tu dis?

SIMON.

Rien; j' m'entends : c'est bon! J' vas aller voir des amis pour leur emprunter quelques livres de poisson. (*A part.*) Diable de pensée aussi qui ne me laisse pas tranquille! Bah! faut secouer ça!

MÈRE PASCAL.

Voilà M. Maurice.

SIMON.

Chut! qu'il ne se doute pas de notre embarras.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Bonjour, mère Pascal; bonjour, mon ami.

Il lui serre la main.

MÈRE PASCAL.

Ça va-t-il bien, ce matin, monsieur Maurice?

MAURICE.

Très-bien; l'air de Saint-Pardon est excellent!

SIMON, *à part.*

Diable d'air! il lui a déjà euvert l'appétit. (*Cherchant à changer de conversation*) Le vent n'a pas tourné; toujours ce maudit nord-ouest! il souffle... il souffle d'un raide...

MAURICE.

Qu'imperte? c'est deux jours de plus eu de moins, une semaine s'il le faut; on ne compto pas avec de braves gens. Nous sommes biea ici, et nous y resterons, si toutefois ça ne vous gène pas.

SIMON

An contraire, monsieur Maurice, au contraire. (*A part.*) Il va domander à déjeuner, c'est sûr!

MÈRE PASCAL.

Mlle Louise n'a peut-être pas bien dormi, nos draps sont si grossiers pour une jolie demoiselle comme ça.

MAURICE.

Elle s'est treuvée à merveille.

SIMON.

Quei! levée sitôt!

MAURICE.

Et en train de mettre lo couvert dans sa chambre, la plus bello de la maison... car je suppose que c'est bientôt l'heure de votre déjeuner.

SIMON, *avec embarras.*

Certainement, certainement... (*A part.*) Quand je disais, l'air de la mer qui fait des sienoes, il va dévorer. (*Haut.*) Alluns, Mére Pascal, faut se dépécher.

MÈRE PASCAL, *troublée.*

Teut de suite, tout de suitc, men garçon.

MAURICE.

Ne vons donnez pas tant de peines, nos provisions feront les frais du repas.

SIMON.

Hein?

MÈRE PASCAL, *en même temps.*

Comment?

MAURICE.

Oui, nons avions apporté tout ce qu'il faut dans notre carriole... Un fermier ne veyage jamais sans être bien accompagné... d'ailleurs j'oi certain projet que vous saurez plus tard.

MÈRE PASCAL, *à part.*

En v'là-t-il, du bonheur!

SIMON, *avec un air contraint.*

Mais, monsieur Maurice, vous étes cbez neus... et nous ne devens pas souffrir...

MAURICE.

Je connais votre bon cœur, mes amis, mais il faut bien se servir de ce qu'en a... Alluns, n'en parlons plus...

MÈRE PASCAL.

C'est pour veus obéir...

SIMON.

Mère Pascal, si vous alliez ua peu aider Mlle Louise.

MÈRE PASCAL.

Certainement que j'y vais.

MAURICE.

D'autaat qu'elle a, je crois, quelque chose à vous dire... à veus demander.

MÈRE PASCAL.

A me demander... cetto cbère demoiselle?

SIMON, *avec empressement.*

Si je pouvais aussi lui être ben à quelque chose... me v'là, n'y a qu'à dire... où faut-il aller?

MAURICE.

Nulle part... reste... j'ai à te parler.

SIMON.

Suffit.

MÈRE PASCAL.

AIR : *Mire dans mes yeux.*

Auprès de c'te chère enfant,
J' m'empress' de me rendre,
Puisqu'un secret important
Près d'elle m'attend.

MAURICE.

Allez, c' qu'ell' va vous apprendre
Rendra vot' cœur ben content.

ENSEMBLE.

Auprès de c'te chère enfant, etc.

SCENE IV.

MAURICE, SIMON.

SIMON.

Nous v'là seuls, mensieur Manrice, de quoi qu'il reteurne?

MAURICE.

J'ai éloigné la Mère Pascal, parce que nous avons un compte à régler ensemble... et je ne voulais pas...

SIMON.

Oh! il n'y avsit pas do danger... pour une vieille do son âge et do son sexe... elle n'est ni bavardo ni curieuse, la Mèro Pascal, faut lui rendre justice.

MAURICE.

Écoute, mon garçon, il y a un mois, tu m'as sauvé la vie... ce sorvice, je ne l'ai pas eublié... et si, depuis ce moment, tu n'as pas eu de mes nouvelles, c'est que je travaillais au meyen de te preuver toute ma reconnaissance.

SIMON.

Vot' reconnaissaace! allens donc!... ce que vous venez de me dire là mo suffit... une peignée de main... et veilà tout.

MAURICE.

Ça ne me suffirsit pas, à moi, et je veux ..

SIMON.

Ah! vons voulez... vous voulez... mais noua sommes deux... d'ailleurs, si c'est de ça que vous aviez à me parler... bonjour, perlez-vous bien... je file.

Fausse sortie.

MAURICE.

Simon, j'ai formé un projet.

SIMON, *revenant.*

Un projet?...

MAURICE.

Oui, j'aurai besoin de toi.

SIMON, *se croisant les bras et se mettant en disposition d'écouter.*

Voyons, et si je puis vous donner un coup de main...

MAURICE.

Mon intention... mon désir serait de te faire quitter ton état.

SIMON.

Quitter mon état!... mon état de marin... et qu'est-ce qu'il vous a fait, mon état?... Monsieur Maurice, j' sais pas bien au juste quelle bordée vous voulez courir avec moi... mais faut que vous sachiez ce que c'est que Simon Terre-Neuve... Un pauvre orphelin de pêcheur, qui va sur l'eau mieux que sur la terre... qui sait tout au plus lire et écrire pas du tout... et que le père Pascal, le défunt de la brave femme qu'est là-bas... un vieux... tout jaune de peau... quand j' dis jaune, il était pain d'épice, tant le soleil et lui s'étiont regardés de fois en face... Le père Pascal, c'est celui-là, allez, qui la connaissait son Atlantique...

MAURICE.

Mais enfin...

SIMON.

Ah! oui... excusez, c'est que quand j'en parle, voyez-vous... c'est lui qui m'a pris, pas plus haut que ça... qui m'a dressé à la mer... et qui m'a laissé sa veuve à soigner... une pauvre vieille fileuse... et qui enfin... vous comprenez... v'là pourquoi que j' peux pas quitter ma profession...

MAURICE.

Mais si l'on t'en offrait une plus avantageuse?

SIMON.

J' saurais pas la faire.

MAURICE.

Il ne s'agirait que de quitter la mer pour devenir fermier.

SIMON.

Ah! oui... rien que ça... excusez!...

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Vraiment votre offre me fait rire,
C'est comme si vous alliez dire
Aux poissons de nager dans l'air,
Aux oiseaux d' voler dans la mer.
La terr' pour moi, c'est trop solide,
Je n' suis d'aplomb qu' sur le liquide,
M' faut toujours pour m' désennuyer
La chanc' de pouvoir me noyer.

Fermier! moi fermier! en v'là une idée!... remuer la terre... manier la pioche... pousser la charrue avec une attelage de bœufs à conduire... Ohé!... hu!... oh!... Allons donc, est-ce que ça me connaît?...

MAURICE.

Il ne faut que de bons bras, et tu en as.

SIMON.

Dieu merci!

MAURICE.

Du courage, et tu en as aussi... Je te donnerai une bonne ferme à exploiter et de plus...

SIMON.

Autre chose encore?...

MAURICE.

De plus... je veux te marier.

SIMON.

Me marier! oh!... quand à ce qui est de ça, monsieur Maurice, il n'y a rien à faire... faut pas y songer... tout ce que vous voudrez, excepté ça... y aurait pas moyen de nous entendre, je ne pourrais jamais aimer celle que vous me donneriez.

MAURICE.

Parce que sans doute tu en aimes une autre?...

SIMON.

J'en aime une autre!... non, non... je vous dis que non...

MAURICE.

Eh bien! alors, quel motif?

SIMON.

Le motif! le motif! d'ailleurs est-ce que tous les jours, quand je m'embarque, je ne suis pas exposé à... (*Il fait le geste de chavirer*) plus personne... et la femme reste sans pain.

MAURICE.

C'est juste... mais cette réflexion... tu ne la fais pas pour la Mère Pascal...

SIMON, *ému.*

Pour la Mère Pascal...

MAURICE.

Sans doute... tu n'as donc jamais songé dans quelle situation tu la laisserais si un accident pareil...?

SIMON.

Ah! dam! c'est vrai...

MAURICE.

Et alors la bonne vieille irait donc tendre la main? ..

SIMON, *avec explosion.*

Demander l'aumône!

MAURICE.

Forcément!

SIMON.

Dieu de Dieu! et qu'est-ce que dirait le père Pascal?... Il ne dirait rien, parce qu'il est mort, le pauvre cher homme... mais il verrait ça d'où il est, et il me maudirait... Ah! mon Dieu! mon Dieu! elle tendrait sa pauvre main ridée au premier venu... qui la repousserait peut-être encore, en lui disant : Allez travailler... sans faire attention à son âge...

MAURICE.

Tandis que s'il lui restait quelqu'un pour la soigner...

SIMON.

Ah! vous êtes un brave homme, monsieur Mau-

rice; moi, je ne suis qu'un égoïste... un mauvais cœur... faites ce que vous voudrez, j'accepte tout de votre main... la ferme, la bêche, la charrue, les bœufs, la femme... (*A part.*) D'ailleurs c'est peut-être le moyen le plus sûr de ne plus penser à autre chose... (*Haut.*) Ah! s'entend, si ça convient à la Mère Pascal; faut son consentement d'abord.

MAURICE.

Elle le donnera, j'en suis sûr.

SIMON.

Oh! c'est qu'elle a une tête, la mère Pascal... et si je lui demandais pas permission...

MAURICE.

C'est inutile, ma fille Louise s'est chargée de lui en parler.

SIMON.

Vot' fille Louise, Mlle Louise! comment?

MAURICE.

Oui, c'est pour ça que je la lui ai envoyée. (*On entend la voix de la Mère Pascal.*) Et la voici qui revient.

SIMON.

L'entendez-vous crier?... il paraît qu'elle a mal pris la chose .. gare la bourrasque!...

SCENE V.

LES MÊMES, MÈRE PASCAL, LOUISE, *qui se tient un peu à l'écart.*

MÈRE PASCAL, *accourant vers Simon les bras ouverts.*

Simon, mon fils, mon enfant!

SIMON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a, Mère Pascal? comme vous v'là houleuse...

MÈRE PASCAL.

Oh! je suis encore toute suffoquée...

SIMON.

Là, là, reprenez votre respiration, ça peut vous faire du mal...

MÈRE PASCAL.

Si tu savais... si tu savais! on veut te marier mon garçon... te marier, entends-tu bien?...

SIMON.

Rien de fait sans vot' consentement, c'est convenu...

MÈRE PASCAL.

Mon consentement quand il s'agit de ton bonheur, de ta fortune!

SIMON.

Vous le voulez donc aussi, vous?

MÈRE PASCAL.

Si je le veux! si je le veux, mon garçon!... mais regarde-moi donc, j'en pleure de joie... (*A Maurice.*) Ah! monsieur Maurice, c'est bien beau ce que vous faites-là.

Maurice tend la main à la Mère Pascal, elle la porte à ses lèvres.

SIMON.

Puisqu'elle dit oui... y a plus de difficultés... j' prends la femme... elle sera plus à plaindre que moi, allez...

MÈRE PASCAL.

N' l'écoutez pas; c'est brusque, c'est rude comme un coup de vent... mais c'est bon, c'est sensible...

MAURICE.

J'en suis certain.

SIMON.

Enfin vous l'aurez tous voulu... j'y vas les yeux fermés... qu'elle soit vieille, laide, bossue... tant mieux, dans mes idées, ça m'arrangera.

MAURICE, *montrant Louise.*

Tiens, comment la trouves-tu?

SIMON, *ne comprenant pas.*

Hein? quoi?

MAURICE.

C'est elle que je te donne pour femme.

SIMON, *d'un ton sérieux.*

Monsieur Maurice, je ne me moque de personne, moi!

MAURICE.

Ni moi non plus, mon garçon... c'est bien ma fille que je veux te faire épouser..

SIMON, *avec trouble et émotion.*

Vot' fille! oh! mon Dieu, mon Dieu! j'y vois plus clair! oh! c'est pas possible!... vot' fille...

MAURICE.

Louise va te l'assurer elle-même.

SIMON.

Oh! non, non, c'te pauvre demoiselle, ne l'y faites pas dire une chose comme ça... vot' fille à moi... un rude matelot... et qui ne possède rien!...

MAURICE.

Air du Carnaval de Béranger.

Çà, mon garçon, tu fais trop le modeste,
Tu ne dois pas te rabaisser ainsi;
Je suis son père, et pour moi tout m'atteste
Que je lui donne un excellent mari.
D' not' p'tit avoir n' parle pas davantage,
Un peu d'argent n' doit pas nous éblouir:
J' donne à ma fille amour, bonté, courage,
Ce n'est pas toi que je vais enrichir.

Tu es un brave garçon, qui la rendras heureuse, j'en suis sûr; ça fera jaser un peu dans le pays... y a tant de gens qui ne voient que de l'argent dans le mariage... mais, bah! y en aura d'autres qui diront que je te rends ce qu'on a fait pour moi... quand j'épousai la mère de Louise, elle avait de quoi, et moi rien que mes deux bras... j'ai travaillé et j'ai doublé mon bien, ce bien dont je ne jouirais plus sans toi... tu feras comme moi, c'est dit; j' vas de ce pas prévenir le notaire, afin que le contrat soit signé aujourd'hui même.

SIMON.

Aujourd'hui! aujourd'hui! mais c'est un rêve.

MÈRE PASCAL.

Et le déjeuner?

MAURICE.

Oh ! plus tard, les affaires d'abord... nous dînerons d'un meilleur appétit, et avec tous les amis de Simon que vous allez inviter pour tantôt... en leur faisant part de la nouvelle... Soyez tranquilles, nous avons de quoi les bien recevoir... Allons, Mère Pascal, chacun de son côté... (*A Simon et Louise.*) Et vous, mes enfans, pendant ce temps là, vous ferez connaissance. (*A part.*) Notre sauvage s'accoutumera à son bonheur.

ENSEMBLE.

Air de Pauvre Jacques.

L' bonheur fuit si vite
Qu'il faut se hâter,
Quand il nous visite,
D'en bien profiter.

Maurice et la mère Pascal sortent.

SCENE VI.

SIMON, LOUISE.

SIMON.

Vous les laissez aller ?

LOUISE.

Oui, pour qu'ils reviennent plus vite.

SIMON.

Dites rien, dites rien... laissez-moi vous regarder de tous mes yeux, comme je vous regardais tous les dimanches, derrière le pilier de pierre de la paroisse Saint-Martin, car j' peux tout vous avouer maintenant.

LOUISE.

Quoi! vous m'aimiez ?

SIMON.

Si je vous aimais, mademoiselle Louise; mais depuis deux ans j' n'ai pas une pensée qui ne soit à vous , j' n'ai pas fait un seul vœu sans l'adresser à vot' patronne. Et cette jolie barque dont j' suis si fier , qu'est-ce qui l'a baptisée ? moi! La Louise-Marie , vot' nom et celui de ma bonne Mère Pascal... c'est pour ça que j' l'aime tant ma belle barque, c'est pour ça que le jour de vot' fête j' l'ornais de rubans et de bouquets... Ils n'y comprenaient rien, les autres, ils me croyaient fou... dam! j'osais pas leur dire que j'étais amoureux... mais vous, mademoiselle Louise, c'est pas la même chose, vous n'osez peut-être pas désobéir à vot' père... vous avez peur, pas vrai? vous m'épousez malgré vous...

LOUISE.

Vous vous trompez, monsieur Simon , on n'a pas contraint ma volonté... mais mon père s'est dit ce que je me dis moi-même qu'une femme ne peut manquer d'être heureuse avec un homme qui a tant de bonnes qualités.

Air des Quatre-vingt-dix-neuf moutons.

Chaque jour vous faites voir
Votre bon cœur, vot' courage,
On n' parle que d' vous sur l' rivage,

SIMON.

Je ne fais que mon devoir.

LOUISE.

Ici tout le monde vous aime.

SIMON.

Oui, p't-ét' ben comme un ami ,
Mais il n'en s'rait pas de même
Si l'on m' prenait pour mari.

LOUISE.

Ayez plus de confiance,
Je vous le dis sans détour ,
Souvent la reconnaissance
Est voisine de l'amour.

DEUXIÈME COUPLET.

SIMON.

Non, vous n' pouvez pas m'aimer.

LOUISE.

Mais cela viendra peut-être.

SIMON.

Je n' gagne pas à me faire connaître,
J' n'ai rien qui puisse charmer.
J' suis brutal et sans manière,
Et galant n'est pas mon lot ;
Et ma bouche n' fait guère
Qu' des complimens de matelot.

ENSEMBLE.

Non, non, mon enfant , je pense,
Que, pour s'unir sans retour ,
Jamais la reconnaissance
Ne peut tenir lieu de l'amour.

LOUISE.

Ayez plus de confiance,
Je vous le dis sans détour ,
Souvent la reconnaissance
Est voisine de l'amour.

SIMON.

Vous! mariée avec moi ! avec moi, qui jusqu'à cette heure n'ai vécu qu'en tête-à-tête avec la mer... séparé du restant de la terre et sans la moindre idée de ce qu'on doit à des femmes !

LOUISE.

Et cette bonne Mère Pascal que vous rendez si heureuse?

SIMON.

La Mère Pascal, oh! c'est autre chose... c'est une bonne vieille veuve, v'là tout... ça ne compte plus parmi le sexe, je la soigne comme on soigne sa mère... faut pas d'esprit, pas de manières pour ça, faut un peu de cœur, une nature pas ingrate, rien de plus... mais une femme comme vous... mais ça doit être mis dans du coton, ça doit être choyé, ménagé, dorlotté, et je pourrais jamais apprendre tous ces petits soins-là... Voyons, nous sommes seuls à présent, le père Maurice n'est plus là... voyons, la main sur le cœur, croyez-vous que vous pourrez quelque jour avoir un peu d'am... d'amitié pour moi... moi, qui depuis si long-temps...? Mais ce n'est pas une raison...

pourtant çà vous sera peut-être plus aisé qu'à une autre, car vous n'avez jamais aimé d'amour?

LOUISE, *avec embarras*.

Jamais...

SIMON.

Vous baissez les yeux... vous rougissez... est-ce que je vous aurais fâchée?

LOUISE.

Me fâcher... non, non, monsieur Simon : mais je ne sais comment vous dire...

SIMON.

Par exemple, vous gêner avec moi, ça n'est pas bien, ça... c'est que vous doutez de mon amour.

LOUISE.

Non, j'y crois et je veux en être digne. Tenez, monsieur Simon, je me reprocherais toute la vie de vous avoir caché la vérité, à vous, si sincère, si loyal...

SIMON, *avec une espèce d'inquiétude*.

Y a donc quelque chose?

LOUISE.

Oui, et il ne faut pas m'en vouloir pour ça... un ami d'enfance, élevé près de chez nous...

SIMON, *pensif*.

Ah !...

LOUISE.

Nous nous voyions tous les jours, puis une brouille de famille; faut pas que ça vous inquiète... hélas ! le pauvre garçon...

SIMON.

Eh ben?

LOUISE.

Il a disparu depuis quatre ans, et on croit qu'il est...

SIMON.

Mort peut-être?

LOUISE.

Mon Dieu, oui...

SIMON, *à part*.

Sans être méchant, j'aime autant ça.

LOUISE.

Loin d'ici... de sa famille, çà m'a fait bien du mal.

SIMON, *naïvement*.

C'est fait pour ça.

LOUISE.

Aussi, depuis ce moment...

SIMON, *l'interrompant*.

Vous vous êtes promis de ne plus aimer personne, et v'là pourquoi vous me prenez pour mari.

LOUISE.

Oh ! non, celui qui a sauvé mon père ne peut croire...

SIMON.

C'est égal... dites toujours... vous n'en êtes qu'une plus brave fille à mes yeux... une autre m'aurait dit : «Monsieur Simon, pour qui que vous me prenez?... ah ! ben oui ! avoir aimé quelqu'un, par exemple, et ma vertu, et mes principes !...» Mais vous, pas du tout, vous avez dit la vérité, en vrai marin... Allons, v'là que j' dis des bêtises à présent... mais c'est que, voyez-vous, il y a des choses qui rendent bête malgré soi.

LOUISE.

Pauvre garçon !

SIMON.

Mon Dieu ! c'est que c'est plus fort que moi... j'sens que ça me bat là-dedans... faut-il que je sois...! (*Avec douceur à Louise.*) Ainsi vous dites donc que... l'autre, le premier... est bien... mais, s'il revenait... il y a de ces hasards que le ciel semble arranger exprès... ça se voit journellement. Y a comme ça un tas de sournois qui font les morts, et puis, un beau jour, quand on n'y pense plus, ils vous reviennent avec une mine superbe...

LOUISE.

Une fois vot' femme, monsieur Simon, je pourrais le voir tous les jours sans danger pour vous...

SIMON.

Oh ! bien dit ça, bien dit !... j'aurai confiance... vous êtes un trésor... un ange du ciel... un amour... et puis d'ailleurs faut espérer quo l'autre...

Il lui baise la main; en ce moment un militaire paraît, il porte l'uniforme de sergent du génie; Louise jette un cri et se sauve dans la chambre à droite.

SCENE VII.

SIMON, CHRISTOPHE LEROUX.

CHRISTOPHE.

Excusez... si je vous dérange...

SIMON.

Hein?... qu'est-ce que c'est?... quo diable, militaire, on prévient, on n'entre pas chez n'importe qui sans dire gare.. vous arrivez comme un boulet ramé dans une mâture... v'lan!...

CHRISTOPHE.

C'est juste... le moment était mal choisi, pas vrai, fareour?

SIMON.

Oh !... pas de paroles suspectes... j'épouse tantôt...

CHRISTOPHE.

Mon compliment, si la future est jolie...

SIMON.

Mais oui, assez pour moi : au fait, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

CHRISTOPHE.

Il s'agit simplement de me passer, moi et mon bagage, sur l'autre côté de ce bras de l'Océan.

SIMON.

Autrement dit, à l'île de Ré?

CHRISTOPHE.

Oui, et comme on m'a dit quo vous étiez le patron de la barque de passage...

SIMON.

Oui, c'est moi qui ai remplacé Jean Redon, dit Trafalgar, ancien pontonnier de la garde.

CHRISTOPHE.

Et vous faites la traversée...?

SIMON.

Deux fois par jour... mais depuis quarante-huit heures je fume ma pipe, les bras croisés, cloué à Saint-Pardon comme une vieille patache, sans pouvoir démarrer d'une brassée, vu qu'il vente du large et que la lame est très-forte... faut donc laisser souffler la brise... et quand ça se pourra, on vous passera avec les autres.

CHRISTOPHE.

Quoi! attendre?.. jusqu'à demain peut-être?...

SIMON.

Faudra bien.

CHRISTOPHE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

N' croyez pas que je m' satisfasse
Des cont's bleus qu' vous me forgez là,
Je partirai, quoi que l'on fasse...

SIMON, *avec calme.*

N' vous enflammez donc pas comme ça.
Voyez un peu quel caractère!

CHRISTOPHE

C' n'est pas vous qui me ferez taire.

SIMON.

Oh! j'y parviendrais, morbleu!
Si j' voulais m'en mêler un peu.
J' suis marin, vous êtes militaire,
L'eau toujours éteignit le feu (*bis*).

CHRISTOPHE.

C'est bon, c'est bon... mais je saurai bien vous forcer à me suivre...

SIMON.

Oh! je n' crois pas... d'abord v'là ma noce qu'arrive là bas.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MAURICE, MARINS, ETC.

CHOEUR.

AIR *du Fidèle Berger* (Ad. Adam).

A ce repas que l'on apprête
Nous venons tous pour faire fête,
Pas un pêcheur de Saint-Pardon
N' manqu'rait à la noce de Simon.

MAURICE.

Pour mett' chacun de belle humeur,
J'ai là deux tonnes du meilleur ;
L'eau ne défend pas au marin
D'aimer la table et l' vin.

REPRISE DU CHOEUR.

A ce repas, etc.

MAURICE, *regardant Christophe.*

Eh! mais!.. je ne me trompe pas... cette figure...

CHRISTOPHE.

Père Maurice!

MAURICE.

Christophe Leroux!

SIMON

Ah! ah! ils se connaissent?... au fait... c'est juste... L'île de Ré...

MAURICE.

Comment, c'est toi, mon garçon... toi qu'on a sonné à la paroisse comme mort et enterré!...

CHRISTOPHE.

Quoi? vrai! on s'est imaginé...?

MAURICE.

Dam! quand on disparaît et qu'on ne donne pas de ses nouvelles à ses parens...

CHRISTOPHE, *avec humeur.*

Mes parens... mes parens...

MAURICE.

Mais te voilà... tu danseras à la noce de ma fille!...

CHRISTOPHE, *surpris.*

La noce de votre fille?...

MAURICE.

De Louise, avec qui tu jouais quand vous étiez enfans...

CHRISTOPHE.

Et vous la mariez!...

MAURICE, *montrant Simon.*

Avec ce bravo garçon... qui m'a sauvé la vie...

CHRISTOPHE, *à part.*

Est-ce bien possible!... Louise, Louise! avec ce...

SIMON, *à part, observant Christophe.*

Tiens! qu'est-ce qu'il a donc, celui-là! on dirait que c'te nouvelle le suffoque! ..

SCENE IX.

LES MÊMES, LOUISE, *sortant de la chambre à droite.*

MAURICE.

Eh! arrive donc, Louise!.. tiens... regarde donc ce militaire... là-bas... eh bien! tu ne reconnais pas ton ami d'enfance... Christophe Leroux?...

LOUISE.

Ciel!...

MAURICE.

L'uniforme l'a un peu changé, mais pas au point...

Louise, qui a été surprise à la vue de Christophe, reste silencieuse et embarrassée.

MAURICE, *à Christophe.*

Allons donc, toi, dis-lui quelque chose pour qu'elle soit bien sûre que tu n'es plus dans l'autre monde...

CHRISTOPHE, *s'avançant.*

Mamselle Louise...

LOUISE, *émue.*

Vous de retour, après une si longue absence! on nous avait dit qu'à Constantine...

MAURICE.

Oh! c'est pas d' sa faute, car s'il avait pu se faire tuer...

SIMON, *qui remarque l'émotion de Louise.*

Prenez garde, monsieur Maurice, vous faites de la peine à vot' fille...

MAURICE.

Ah! c'est vrai qu'elle l'a pleuré bien souvent.

CHRISTOPHE, *s'avançant.*

Quoi! mamselle...

MAURICE.

Dam! quand on a de l'amitié pour les gens... Ah çà! vous êtes là, embarrassés et sur la réserve comme si vous vous voyiez pour la première fois... on dirait que vous n'osez pas vous envisager... un enfant que j'ai vu naître... qui était chez nous comme son frère... Allons, c'est de la simagrée... Christophe, embrasse-la.

CHRISTOPHE.

Mais, monsieur Maurice...

LOUISE.

Mon père...

MAURICE.

Embrasse-là... je te le permets... (*Simon fait un mouvement comme pour s'y opposer.*) Et ton mari aussi, n'est-ce pas Simon?

SIMON, *avec humeur.*

Comme Mlle Louise voudra.

MAURICE.

Bah! à cet âge-là, est-ce qu'on doit avoir une volonté?... (*Il prend les deux jeunes gens par les épaules et les force à s'embrasser.*) A la bonne franquette, dépêchons... et que ça finisse.

CHRISTOPHE, *bas à Louise.*

Louise... je vous en supplie... ici... tout-à-l'heure, un moment d'entretien.

SIMON, *à part.*

Il lui a parlé en cachette!

MAURICE, *à Christophe.*

Dépêche-toi de revenir.

CHRISTOPHE.

Oui, père Maurice.

MAURICE.

AIR : *Vous refusez de m'écouter* (Troupiers en gage)

Près d' nous bientôt tu reviendras,
J' veux qu' tu sois de la fête,
J'espèr', mauvaise tête,
Que vous n'y manqu'rez pas.

SIMON, *à part.*

Moi, qui m' doul' de la chose,
En habile marin,
Près d' ma femme et pour cause,
Je vas veiller au grain.

ENSEMBLE.

CHRISTOPHE.

Lorsque je vais la perdre, hélas!
Me parler d'une fête!
A celle qu'on apprête
On ne me verra pas.

SIMON *et* MÈRE PASCAL.

Puisqu'une affair' l'attend là-bas,
Il n' faut pas qu'il s'arrête.
Sergent, à notre fête
On ne vous verra pas.

Tous sortent, excepté Christophe.

SCENE X.

LES MÊMES, MÈRE PASCAL.

MÈRE PASCAL.

A table! à table! mes enfans... v'là le dîner servi, et un jour de noces faut rien laisser refroidir.

MAURICE.

La main aux dames... (*A Christophe.*) Monsieur le décoré, à vous l'honneur, conduis la mariée.

MÈRE PASCAL, *s'emparant de Simon.*

Moi, je prends le bras de mon fieu.

MAURICE, *à Christophe.*

Eh bien, partons-nous?

CHRISTOPHE, *avec embarras.*

Excusez-moi, monsieur Maurice, mais une affaire... une commission dans le village...

MAURICE.

C'est donc bien pressé?

SIMON.

A vot' aise, militaire... (*A Maurice qui insiste.*) Laissez, beau père... faut pas forcer les sergens à avoir faim... quand ils ont peut-être une barre sur l'estomac.

CHRISTOPHE, *avec humeur.*

Hein?...

SIMON, *continuant à le railler.*

Il ne se sent pas bien... j' vois ça... pas vrai, sergent, que vous avez quelque chose en travers de l'appétit... ça se passera... (*A Louise.*) Allons, ma petite femme, car tantôt vous serez Mme Torre-Neuve, venons donner l'exemple à nos amis en nous mettant à table.

SCENE XI.

CHRISTOPHE, *seul.*

Va, va... tu as beau prendre un air gouailleur et triomphant... j'aurai bientôt ma revanche... dès que j'aurai parlé à Louise, je te ferai voir que je n'entends pas être venu de si loin pour te servir de garçon d'honneur et danser à ta noce... ou ben auparavant nous aurons à défiler ensemble un chapelet qui ne sera pas de ton goût... Louise à un autre!... oh! jamais...

AIR : *Que la folie à table m'accompagne.*

Dans les combats pour terminer ma peine,
J' courais au-d'vant des balles, des boulets;
Rien n'y faisait... mon audace était vaine,
J' restais debout comm' par un fait exprès.
Et maintenant plein d' l'espoir qui m'enivre
Je reviendrais pour échouer au port;
Non, c'est ben l' moins qu'il m' soit permis de vivre
Pour celle qui m' fit tant d' fois braver la mort.

Quant à Louise, je réponds qu'elle est toujours la même à mon égard... j'ai vu comme elle m'a regardé, comme elle a rougi quand je lui ai demandé une minute d'entretien... elle va venir pour me dire que c'est malgré elle qu'on la marie... alors... ah! j'entends marcher... j'en étais sûr... la voilà!.. c'est-elle...

Il s'est avancé vers la porte à gauche, et il se trouve face à face avec Simon, qui est entré et a entendu ses dernières paroles.

SCENE XII

CHRISTOPHE, SIMON.

SIMON.

Non... c'est moi... une laide figure au lieu du gentil minois que vous croyiez voir entrer... (*Mouvement de Christophe.*) Ah! ah! ce n'est pas régalant, pas vrai, pour un amateur de beau sexe qui donne des rendez-vous?

CHRISTOPHE.

Hein?... vous sauriez...

SIMON.

Je sais... je sais que Mlle Louise a toujours été une honnête fille et qu'elle veut continuer à être une honnête femme... ce qui fait qu'elle m'a avoué pourquoi là, tout-à-l'heure, vous lui avez parlé tout bas en cachette... J'avais vu ça, moi, une vieille habitude de l'état... on regarde un peu partout à la fois... pour voir s'il ne vient pas d'orage.

CHRISTOPHE.

Après! après!..

SIMON.

Elle m'a dit de vous prier de ne plus penser à elle... ça serait des idées perdues... affaire finie, sergent, il n'y a plus personne pour vous... je vous ai effacé... c'est drôle; mais c'est comme ça... Dam! aussi, on ne peut pas tout gagner, les galons, les croix d'honneur et les femmes... faut un peu en laisser aux autres, et j'on suis des autres... chacun sa petite part... c'est trop juste... j'en suis fâché pour vous qu'avez au fond l'air d'un bon diable... Mais aussi pourquoi arriver si tard?.. vous auriez dû faire viser votre feuille de route un bon mois plus tôt... Allons, maintenant qu'il n'y a plus à filer le sentiment, si vous avez envie de manger un morceau... faut pas faire la petite bouche, et si vous êtes un brave sans rancune, vous viendrez boire un coup à la santé d'une ancienne amie, qui ne vous en veut pas, quoique vous ayez agi un peu cavalièrement avec elle...

CHRISTOPHE.

Que voulez-vous dire?

SIMON.

Eh! oui, quand on respecte une jeune fille, on ne lui demande pas un rendez-vous le jour même qu'elle en épouse un autre... c'est pas gentil, ça... c'est pas digne d'un beau sergent comme vous...

CHRISTOPHE, *avec impatience.*

Camarade, je vous ai écouté paisiblement tant que vous me parliez de la part de Mlle Louise, mais pour ce qui vient de votre cru, face en tête, demi-tour! ça ne passerait pas.

SIMON, *avec sang-froid.*

Oh! c'est que vous n'êtes pas bien disposé!..

CHRISTOPHE.

C'est possible!

SIMON.

Au fait, je me rends bien compte de ça, car moi aussi, tout-à-l'heure, quand j'ai appris qu'à ma barbe, vous aviez cherché à subtiliser ma future...

CHRISTOPHE.

Eh bien?..

SIMON, *s'échauffant.*

Eh bien! je me suis senti trembler de colère!.. et quand, ça me prend, voyez-vous...

CHRISTOPHE.

Ça ne dure pas long-temps, à ce que je vois.

SIMON.

Fâchons pas, sergent! Mlle Louise m'a fait donner ma parole de ne pas avoir de raisons avec vous.

CHRISTOPHE.

Et vous vous garderez bien d'y manquer?

SIMON.

Comme toujours.

CHRISTOPHE.

C'est plus prudent.

SIMON.

Oh! pour ce qui est de ça et du courage, chacun l'entend à sa manière.

CHRISTOPHE.

J'ai cru qu'il n'en était qu'une seule.

SIMON.

Se battre, n'est-ce pas? affronter un coup de sabre ou ben un coup de feu? s'exposer à tuer un homme pour montrer qu'on n'a pas peur? la belle poussée!

CHRISTOPHE.

Cela prouve au moins...

SIMON, *avec force.*

Cela ne prouve rien du tout; c'est de l'orgueil; le véritable courage n'est pas si méchant, si vaniteux... c'est pas pour de la gloriole qu'on doit risquer sa vie. Je n'ai pas été au feu comme vous, je refuse même de m'aligner sur le terrain, c'est pas ma partie, mais ça ne m'empêche pas de me croire aussi brave que vous.

CHRISTOPHE, *avec ironie.*

Aussi brave... pour quelques maladroits que ça a sauvés en faisant la coupe ou le plongeon!... quelle crânerie que de se jeter à l'eau quand on sait nager!

SIMON.

Père Pascal aussi savait nager et ben mieux que moi encore, ça n'a pas empêché que le pauv' cher homme... parce que, quand on a de ça et qu'on voit une créature vivante qui vous tend les bras comme pour vous dire : Simon, t'es un homme comme moi, viens à mon secours, Simon, ou je vas périr, y a pas de gros temps, pas d'ouragan qui tienne, pas de tonnerre, on donne sa tête au petit bonheur! C'est que, voyez-vous, dans ces momens-là la mer est un champ de bataille; mon ennemi c'est la tempête avec qui je lutte de toute la force de mes deux bras... c'est mes duels, à moi, je me bats avec la mort. Oh! c'est qu'il y en a qui parlent beaucoup, qui traitent les autres de

sans-cœur et qui n'auraient peut-être pas le courage d'être poltrons à leur manière.

CHRISTOPHE.

Dieu merci ! ou a fait ses prouves.

SIMON.

Oh ! vous avez beau faire reluire votre croix au soleil ! (*Il déboutonne vivement sa veste et montre ses médailles.*) Tenez, en v'là aussi des décorations ! mais chacune d'elles est la vie d'un homme, chacune d'elles, c'est une veuve ou un orphelin de moins.

AIR : *Vaudeville des Frères de Lait.*

Simon un lâche ! allez, mon camarade,
Personne ici jamais ne vous croira ;
Je ne fais pas d'inutile bravade,
Et not' courag' differ' peut-être en c'la.
Le mien pourtant sa vôtre est préférable,
Et maint exemple est là pour le prouver :
Vot' gloire à vous, c'est d' tuer votr' semblable ;
La mienne, c'est de le sauver.

En v'là assez do dit pour cette fois, sergent ; maintenant il y a plus rien ici qui vous retienne. Servitaur, et au plaisir de ne plus nous retrouver ensemble... ça m'obligera et ma potite femme pareillement.

CHRISTOPHE.

Vot' femme ! mais elle ne vous aime pas.

SIMON.

Elle ne m'aime pas ?

CHRISTOPHE.

Elle ne vous aimera jamais.

SIMON.

Oh ! si fait ! je l'aime tant, moi !

CHRISTOPHE.

Vous ! allons donc, vous ne l'épousez que par calcul.

SIMON.

Moi !

CHRISTOPHE, *redoublant.*

Par cupidité, par un vil intérêt !

SIMON, *plus fort.*

Moi !

CHRISTOPHE.

Pour avoir son argent, celui de son père !

SIMON, *plus fortement.*

Moi ! moi !

CHRISTOPHE.

Oui, oui, vous voulez devenir le mari d'une fille riche qui vous dispensera de travailler et vous nourrira à rien faire.

SIMON, *au comble de la colère.*

Voulez-vous bien...

Il saisit Christophe comme pour le briser

CHRISTOPHE, *dégageant son bras de la main de Simon.*

A la bonne heure donc ! oh ! vos grands yeux ne me font pas peur, et la preuve c'est que je vous défends d'accepter la main de Louise, sous quelque prétexte que ce soit, entendez-vous, je vous défend !

SIMON.

Ah ! vous m'en défiez !

CHRISTOPHE.

Oui ! (*A lui-même, allant prendre son sac et son épée.*) Allons, tout est dit, et maintenant, quoi qu'il puisse arriver, en route ! un adieu à mon vieux père, et puis... et puis .. (*Revenant à Simon.*) Vous entendez, n'est-ce pas ? je vous le défends.

Il sort en faisant à Simon des gestes menaçans.

SCENE XIII.

SIMON, *seul.*

Ah ! il me défend de l'épouser, il m'en a défié ! eh ben ! maintenant quand je devrais me faire couper en mille millions de morceaux, elle sera ma femme... oui, j'en réponds qu'elle la sera. Ah ! je suis un fainéant, un vendu qui veut se faire nourrir sans travailler. Cré tonnerre ! (*Il saisit une chaise et l'élève avec force au-dessus de sa tête.*) Et je ne l'ai pas... non, elle m'avait fait donner ma parole, sans ça... (*Il jette la chaise loin de lui; se radoucissant par degrés.*) Moi ! moi, la prendre pour son argent, comme si elle ne valait pas mieux que tous les trésors de la terre ! je sens là que je la rendrai si heureuse ! et malgré ça, personne ne voudra le croire.

AIR *de M. Hormille.*

A moi, pauvre pêcheur, qui n'ai que ma misère,
Il n'est donc pas permis d'avoir du sentiment ?
Si j' l'épouse, on dira que j' n'ai sauvé son père
Que pour être payé d'un pareil dévouement.
Oh ! non, en la voyant et si belle et si bonne,
J'oublisis sa richesse en mon amour profond,
Comme aux pieds des autels j'adore la madone
Sans songer à tout l'or qui brille sur son front !

SCENE XIV.

SIMON, MÈRE PASCAL, MAURICE, LE NOTAIRE, MARINS, HOMMES *et* FEMMES.

CHOEUR.

AIR *de Lucia de Lamermoor.*

Au moment de ton mariage,
Reçois tous nos complimens ;
L' bonheur comblera ton ménage,
S'il est fait pour les braves gens !

SIMON, *avec précipitation au notaire.*

Bonjour, monsieur Giraud, comment que ça va ? Pas mal, merci, et vous ? Vous avez tout ce qu'il faut pour le contrat ? Mettez-vous là à table et bâclez-nous ça en deux temps; j' sommes pressés, tout ce qu'il y a de plus pressés. (*A part.*) Ah ! je te le défends !

MÈRE PASCAL.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

MAURICE.

Bravo, mon garçon, j'aime à te voir dans ces dispositions-là.

SIMON, *vivement.*

Ça ne sera pas long, tout le monde est présent, le marié, le père, la future. Oùs qu'est donc...?

Il cherche des yeux Louise.

MAURICE.

Louise? elle va venir... quelques petits détails de toilette... ces jeunes filles, ça n'en finit pas... ça n'empêche pas M. Giraud de commencer.

LE NOTAIRE.

D'autant plus que j'ai déjà les noms de la mariée; mais il me faut les tiens.

SIMON.

Les miens! ah! oui, c'est juste, les vrais noms. Pour lors, mettez que je m'appelle...

Le notaire se dispose à écrire ce que va lui dicter Simon, lorsqu'on entend des cris dans le lointain.

MAURICE.

Quels sont ces cris?

SIMON.

Écoutez! (*On entend : Au secours! Simon! Simon Terre-Neuve! à la mer! une barque en dérive!*) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas; c'est moi qu'on appelle... gare que je passe!

MÈRE PASCAL.

Y songes-tu? au moment de te marier!

IMON.

Eh! qu'est-ce que ça fait? le devoir avant tout! chez-moi ma veste, mère Pasc

MÈRE PASCAL.

Non, je ne veux pas que tu y ailles.

Nouveaux cris de détresse.

SIMON.

Ah! vous ne voulez pas, eh bien! gardez tout.

Il laisse sa veste entre les mains de mère Pascal et sort en courant.

MÈRE PASCAL.

Ah! l'enragé! faudrait l'attacher dans ces momens-là pour en être maître. (*Aux marins.*) Venez, vous autres, pour le retenir, si c'est possible.

Elle sort avec une partie des marins.

SCENE XV.

MAURICE, LE NOTAIRE, MARINS, *puis* LOUISE.

MAURICE.

Par une telle bourrasque! ah! mes amis, fasse le ciel qu'il ne lui arrive pas malheur! (*Voyant Louise.*) Mon Dieu! qu'as-tu donc? les yeux rougis, la figure bouleversée, un jour de mariage!

LOUISE.

Mon père, j'ai trop compté sur mes forces, sur ma soumission... je voulais vous cacher, cacher à tout le monde ce qui se passait en moi, mais depuis une heure j'ai trop souffert. Je voulais vous obéir aujourd'hui comme toujours, acquitter non votre dette, mais la mienne, envers celui qui m'avait conservé mon père, cette idée me donnait du courage, du bonheur même... Ah! si je ne l'avais pas revu, j'aurais pu être heureuse, mais à présent...

MAURICE.

Si tu ne l'avais pas revu? qui ça?

LOUISE.

Christophe, ami de mon enfance, celui qui autrefois avait reçu mes sermens, j'ai senti que mon cœur lui appartenait encore tout entier et que je ne pourrais jamais rendre M. Simon aussi heureux qu'il le mérite.

AIR : *Ce que j'éprouve, etc.*

Je voudrais souscrire à vos vœux,
Mais je sens au fond de mon ame,
Que si je devenais sa femme,
Je ne pourrais le rendre heureux,
Lui si noble et si généreux.
J' dois toute me reconnaissance
A celui qui fut vot' sauveur ;
Mais pourrais-j' faire son bonheur
En venant par obéissance
Lui donner me main sans mon cœur (*bis*) ?

MAURICE.

Et c'est maintenant que tu viens me faire un aveu pareil! dans ce moment où il expose encore sa vie pour sauver quelque malheureux en péril, comme il m'a sauvé, moi... au risque d'être englouti lui-même!

LOUISE.

Qu'est-il donc arrivé?

MAURICE.

Un accident à la mer, et au premier cri de détresse, Simon, comme toujours, s'est élancé pour porter secours.

SCENE XVI.

LES MÊMES, MÈRE PASCAL.

MÈRE PASCAL, *tout essoufflée.*

Ah! quel courage! mon fils! mon enfant! encore un qu'il vient de réchapper... ça fait le quinzième.

MAURICE.

Mais racontez-nous donc...

MÈRE PASCAL.

Oh! ne m'en parlez pas! et tout ça pour un obstiné, quoi! qui a voulu à toute force s'embarquer, tout seul, par le coup de vent qu'il fait... et sur la *Louise-Marie* encore ; la barque à Simon, qu'il y a que lui pour la conduire ; aussi, à peine démarrée, elle s'est mise à tourner sur son gaillard d'arrière et à sauter sur la lame, qu'ça faisait frémir! et lui, not' entêté, qui perd la tramontane, qui lâche le timon à la grâce de Dieu,

quoi ! fini sans miséricorde, si une fois... c'est alors que Simon est arrivé; par bonheur, ton canot se trouvait là, à l'amarre, Jean-Louis; une malheureuse coqnille de noix, qni n'a pas pour un sou de résistance, mais quéqu' ça lui fait? sauter dedans, forcer d'avirons pour prendre en travers la *Louise-Marie*, ça a été fait en nn tour de bras, malgré le vent, malgré le tonrbillon; et quand une fois il a eu mis le grapin sur sa barque, la rétive a reconnu son maître, elle a filé doux, et s'est laissé ramener comme un mouton à la bergerie.

MAURICE.

Et l'bomme qu'il a sauvé d'un si grand danger...

MÈRE PASCAL.

Vot' ami, monsieur Maurice, le damné militaire do tantôt.

LOUISE.

Christopbe ! ah ! mon Dieu !

MÈRE PASCAL.

Rien que ça.

MAURICE.

Eh bien, Louise...

LOUISE, *émue*.

Oh ! mon père ! s'exposer ainsi pour un rival !... j'étais une insensée; oubliez ce que je viens de vous dire; quand on ne pourrait pas aimer un tel homme, il doit suffire à sa femme de l'admiration qu'il inspire; et d'ailleurs, Cbristopbe oserait-il maintenant lui disputer...?

MARINS.

V'là Simon! v'là Simon!

SCENE XVII.

Les Mêmes, SIMON, CHRISTOPHE.

Ils entrent en se tenant embrassés.

SIMON.

Place, place aux amis; la terre et la mer, l'eau et le feu qui se sont donné une poignée de main d'amitié; je vous le rends sans avarie; mais une autre fois faudra me croire sur parole, pas vrai?

CHRISTOPHE.

Oui, il y a plus de courage à affronter la mer que le canon, quand ils grondent tous les deux... Mon brave Simon, mon généreux sauveur, pardonnez-moi donc!

SIMON.

C'est fini, sans rancune.

CHRISTOPHE.

AIR : *Soldats français.*, etc.

Quand vous veniez d' voler à mon secours
Et d' m' sauver d'une mort trop certaine,
Quand vous veniez ainsi d' riquer vos jours,
Pour un rival vous n'avez plus de haine.

SIMON.

Je ne veux point voir de rivaux ici,
Que l'amitié succède à la colère,
Tout r'sentiment de mon cœur est banni,
Si vous étiez mon ennemi,
En vous je ne vois plus qu'un frère.

MAURICE.

Bien, mon garçon, ce trait te portera bonheur pour ton mariage.

SIMON.

Mon mariage! Ah! oui, je n'y pensais plus.

MAURICE.

On n'attend plus que toi pour signer le contrat; tiens, v'là la plume.

SIMON.

La plume, la plume! d'abord je vous en ai prévenu, j' sais pas écrire.

MAURICE.

Fais ta croix.

SIMON.

Ça sara aussi bon?

MAURICE.

Tout de même.

SIMON, *s'approchant pour signer*.

Pauv' mamselle Louise, quels yeux tristes elle me fait! (*Bas à Christophe.*) M'en défiez-vous tonjours?

CHRISTOPHE.

Non; et pour me punir d'avoir insulté mon bienfaiteur, c'est moi maintenant qui dois vous dire : Épousez-la, Simon, je ne puis plus être jaloux de votre bonbeur.

SIMON.

Bien dit! v'là ce que j'attendais. (*A Maurice.*) Pour lors, père Maurice, rien de fait entre nous, et si vous êtes un brave homme, nn bon cœur de père, comme on le dit, vous ne voudrez pas faire le malbeur de votre enfant. Mais regardez-la donc, regardez-le .. vons croyez que j'aurais le cœur de tuer maintenant ceux à qui j'ai sauvé la vie?

MAURICE.

Que veux-tu dire?

SIMON.

Que c'est moi qui vous demande pour Christophe la main de M[lle] Louise.

CHRISTOPHE.

Il se pourrait!

LOUISE, *en même temps*.

O bonbeur!

MÈRE PASCAL.

T'as donc perdn l'esprit?

SIMON.

Non; ils s'aiment d'enfance, et ces inclinations-là, voyez-vous, père Maurice, c'est comme la mer, c'est plus fort que tout, faut jamais les contrarier; allons, nn bon mouvement.